

Thierry Poyet

LOUIS BOUILHET ET SES BIOGRAPHES C'ETAIT BOUILHET SELON EUX...

RELIEF 10 (2), 2016 – ISSN: 1873-5045. P. 80-102

<http://www.revue-relief.org>

DOI: <http://doi.org/10.18352/relief.943>

Uopen Journals

The author keeps the copyright of this article

This article is published under a CC-by license

Louis Bouilhet a été probablement l'ami le plus fidèle et le plus proche de Flaubert mais qu'est-il resté de son œuvre littéraire, poétique et dramaturgique ? Rien de plus intéressant que de relire ses biographes, de Flaubert justement à quelques historiens de la littérature, Angot et Frère, pour comprendre comment un écrivain se trouve bientôt rangé dans la catégorie des « mineurs ».

Que reste-t-il des écrivains mineurs ? Des textes publiés autrefois au temps d'une gloire trop éphémère mais qui ne sont plus lus depuis longtemps et qu'on a abandonnés au fond d'un grenier, qu'un jour on retrouve par hasard, qui se vendent pour une bouchée de pain chez quelque bouquiniste peu intéressé avant de se perdre bientôt, à jamais, sur un étal poussiéreux. Il reste aussi, quelquefois, quelques vieilles biographies incomplètes et hâtives, partiales et discutables peut-être, par ceux qui les ont connus, par ceux qui ont connu ceux qui les avaient connus ou, pire encore, par ceux qui s'intéressent à ceux qui les avaient connus : des récits de seconde ou même de troisième main. Quels renseignements certains et fidèles à la vérité historique y puiser ? Qu'en retirer puisque tout y est dit selon un prisme subjectif, avec des intentions particulières qui font que les renseignements donnés seront toujours difficiles à recouper ?

Dans le cas de Louis Bouilhet, ils sont quelques-uns – nous nous intéresserons à quatre d'entre eux¹ –, à avoir raconté le poète et le

dramaturge, celui qui les enchantait ou qu'ils considéraient avec précaution, par exemple : Gustave Flaubert en personne, qui, en guise de préface aux *Dernières chansons* de son ami, rédige un texte partisan contre tous ceux qui n'auraient pas compris son talent : Maxime Du Camp qui, dans ses *Souvenirs littéraires*, essaye de séparer le bon grain de l'ivraie au cœur même du groupe de tous les écrivains de renom qu'il a connus, fréquentés et dont il fut l'ami ; deux biographes enfin, parmi d'autres, Albert Angot et Étienne Frère, qui, l'un avec son *Un ami de Gustave Flaubert, Louis Bouilhet, sa vie, ses œuvres* chez Dentu et l'autre avec *Louis Bouilhet, son milieu, ses hérédités, l'amitié de Flaubert* à la Société Française d'Imprimerie et de Librairie, tentent de broser un portrait définitif du poète. Les quatre textes paraissent sur une durée courte : Flaubert publie en 1872, Du Camp dix ans plus tard en 1882-1883, Albert Angot en 1885 et Étienne Frère en 1908.

Alors qui est Louis Bouilhet ? Né le 27 mai 1821 dans le département de la Seine-Inférieure, descendant d'une famille originaire du Béarn, le voilà portraituré en quasi Viking : « un beau jeune homme à la taille élancée, de haute mine et de prestance athlétique. Ses cheveux étaient blonds ; son front rayonnait d'intelligence. Tout en lui respirait la franchise. » (Angot, 1885, 18) On garde le souvenir d'un garçon à l'« intelligence précoce » (*ibid.*, 14), « charmant, malgré sa timidité, qui enveloppait une forte conscience de soi-même. » (Du Camp, 1994, 235) Pour Du Camp, demeure l'image d'un homme « spirituel » qui « maniait l'ironie d'une façon redoutable ». (*ibid.*, 236) On sait qu'il était orphelin de père, chirurgien militaire, mort pendant la campagne de Russie, et qu'il avait été élevé par sa mère avec ses deux sœurs. On sait encore ses difficultés financières, lui qui avait commencé d'étudier la médecine sous la direction du père de Gustave Flaubert mais qui avait abandonné ses études pour la poésie : longtemps il « courut le cachet, prépara au baccalauréat des candidats récalcitrants. » (*ibid.*, 235) Des représentations se superposent, une figure se construit, moins indistincte, moins réduite à n'apparaître que dans l'amitié à Flaubert, le maître incontesté dont le gigantisme a depuis 1880 fait porter une ombre épuisante sur tous ses amis condamnés à un oubli mortifère. Mais la connaissance de Bouilhet reste compliquée tant on ne cesse de parler de lui et de son œuvre : sans la lire.

Encore une fois, laissons-nous prendre à ce jeu terrible qui condamne si bien un écrivain à n'appartenir plus qu'au nombre des « mineurs » et avec ses biographes, remontons le temps...

Étienne Frère², biographe de l'homme Bouilhet

En 1908, on s'intéresse encore à Louis Bouilhet et Étienne Frère a d'ailleurs vu son ouvrage couronné au Concours du Prix Fouché. Comment en est-il venu à écrire sur le poète un peu oublié ? Sa réponse se trouve donnée à l'entame de son texte biographique :

Le hasard, sous les traits d'une aimable amie de la famille *Bouilhet*, vient de mettre à ma disposition des feuillets, jaunis par le temps, où se mêlent l'écriture du poète *Louis Bouilhet*, celle de son père, de sa mère, de ses sœurs.
(7)

Comme son prédécesseur, Albert Angot, que nous rencontrerons ensuite, Étienne Frère s'inscrit volontiers dans la tradition beuvienne et considère qu'il s'agit d'abord de mieux connaître l'homme – l'écrivain – pour pénétrer plus à fond dans l'œuvre littéraire. Il se réjouit donc de la chance dont il lui est donné de profiter d'autant qu'il a même pu rencontrer « *Léonie*, sa vieille amie, et *Philippe*, son fils adoptif. » (9) Sa longue « introduction » de vingt-six pages lui permet de justifier son entreprise en montrant que Bouilhet a ouvert la voie à Sully Prudhomme et quelques autres même s'il ne s'interdit pas de citer le toujours aussi fielleux Barbey d'Aurevilly qui osait déclarer :

M. Bouilhet, qui vient de mourir, va occuper l'attention cette semaine, mais je ne crois pas que le bruit lui donne plus de ses huit jours, comme aux domestiques qu'on renvoie. Après cette huitaine, et malgré le drame reçu à l'Odéon (*Mademoiselle Aïssé*), pour lequel on va faire une fameuse réclame de la mort prématurée de l'auteur, et qu'on exécutera comme une messe de *Requiem* à grand orchestre, ce pauvre Bouilhet sera définitivement renvoyé à l'oubli. (13)

Neuf parties composent cette biographie, très orientées du côté de l'existence personnelle de l'écrivain ainsi qu'en témoignent, déjà, les titres : « Vie intime – Lignée paternelle – Lignée maternelle – Cany – Le Romantisme – L'Hôtel-Dieu – Flaubert – Les Sœurs du poète – Influence du sol ». À coup sûr, une fois Étienne Frère lu, on connaîtra mieux l'homme Bouilhet ; quant à l'écrivain...

Oublions pour notre part tous les renseignements donnés par Frère – souvent de simples rappels puisqu'ils ont déjà été lus ailleurs par celui qui s'empare de ce livre en 1908 – sur la vie personnelle de

l'écrivain et retenons plutôt son portrait de l'artiste. Pour Frère :

Il [Bouilhet] est poète parce qu'il a le don, l'instinct poétique. [...] Le don, c'est je ne sais quoi – intuition de l'esprit ou vibration des nerfs – qui saisit la pensée, l'assouplit, l'anime, et la transpose dans une autre langue. [...] Bouilhet est encore poète parce qu'il possède les facultés poétiques : l'imagination et la sensibilité. (84-85)

Frère retient encore « son désintéressement, ses enchantements, ses extases » (88) et estime que Bouilhet est de ceux-là, « la grande race des poètes, non simples rimeurs, mais poètes dans l'âme, détachés de l'or, prodigues de leur cerveau, qui marient pour leur art les tendresses du cœur aux mâles fiertés de l'esprit » (91). Bouilhet tiendrait-il cette veine poétique de son propre père qui aurait lui-même beaucoup écrit dont un long poème de deux mille vers ? Il importe moins qu'il n'y paraît dès lors que l'un et l'autre risquent pareillement l'oubli...

Étienne Frère s'intéresse ensuite au dramaturge Bouilhet mais c'est pour mieux prévenir d'emblée :

Il n'est pas jusqu'à une certaine « pompe », dans le théâtre de *Louis Bouilhet*, qui ne semble un legs du père au fils. Jean-Nicolas est un bourgeois bourgeoisant, *Louis* – un peu lourd à la scène – est quelquefois bourgeois sans le savoir. Il se met à *l'école du bon sens*. Et l'on sait, dans l'histoire de notre théâtre, quelle marchandise de prosaïsmes a quelquefois couvert ce pavillon ! (116)

Il considère avec sévérité les maladresses d'un Bouilhet qui n'aurait jamais su rompre avec son milieu d'origine et une appartenance provinciale à la caste des tout petits-bourgeois : il aime à rappeler ses origines modestes, sa façon d'être sans manière – « humant sa prise et se mouchant dans un vaste mouchoir à carreaux » (154) – et à montrer que le grand poète n'avait rien pour s'imposer à Paris, ni ailleurs. D'un passé sans grandeur, d'une éducation à la campagne, avant Rouen, « Son souffle, si puissant quand il s'épanche librement, en a gardé parfois quelque chose d'écourté. » (156)

D'inspiration romantique, ses premiers vers devraient beaucoup à Victor Hugo tant Bouilhet, comme toute la génération née dans les années 1820, est redevable de ses premières émotions au grand homme. Sans manifester dans ses premières compositions un talent identique à son glorieux aîné ou à l'inévitable Musset, Bouilhet aurait laissé

apparaître déjà quelque talent à en croire le jugement d'Étienne Frère, susceptible de s'imposer à la condition expresse, cependant, de se défaire d'un lyrisme trop encombrant. En ce sens, le lent cheminement suivi par Bouilhet a consisté donc à devenir un classique : « revenir à l'imitation de la nature, s'effacer pour la mieux voir, concentrer ce qu'on en a vu, l'exprimer dans une langue claire et forte, préférer le mot qui illumine l'esprit à celui qui impressionne les sens » (187)

Quant au penseur Bouilhet, il est pour Frère un « philosophe positiviste, d'éducation scientifique » (208), le digne élève du Dr Flaubert à l'Hôtel-Dieu de Rouen puisque tout ramène toujours, quand il est question de Bouilhet, à Flaubert. Alors Étienne Frère rappelle combien les deux écrivains ont travaillé quasiment à quatre mains, combien l'un est redevable à l'autre, et réciproquement, combien Flaubert a pu souffrir de la mort de son ami... Il rappelle leur poétique commune, autour des valeurs esthétiques de l'impersonnalité, du Beau et de sa quête permanente, du refus d'entendre les diktats du lecteur... Après Albert Angot et Maxime Du Camp, Frère écrit à son tour cependant, obligé à des concessions inquiétantes :

Pas une tendresse féminine n'a passé dans son œuvre. Un noble étalon y hennit superbement ; l'artiste admire la beauté plastique, et il en jouit, mais ne s'humanise pas au-delà. (245)

Le biographe n'a peut-être pas tort mais il livre là un étonnant ouvrage dont on comprend mal, aujourd'hui en tout cas, ce qu'il apporte aux publications qui l'ont précédé. En reprenant ce qui a été déjà écrit, en ajoutant quelques informations très biographiques et avant de publier quelques documents généalogiques retrouvés, par exemple l'acte de baptême du père de l'écrivain, Étienne Frère termine sa biographie par la seule question qui semble désormais compter à ses yeux : Bouilhet était-il plus normand ou plus gascon, sa famille étant originaire du Béarn, comme on l'a noté ? Nous en ririons volontiers... s'il ne s'agissait *in fine* de lire cette dernière phrase comme un aveu d'impuissance : « Nous pouvons nous en rapporter au goût de Flaubert pour l'admiration que nous devons à Bouilhet » (p. 292).

Qu'est-ce à dire, sinon que, sans les prescriptions du Maître de Croisset, rien ne serait plus à trouver dans l'œuvre de Bouilhet qui invite encore à sa lecture ? En tout cas, Étienne Frère ne semble pas en mesure de nous communiquer la moindre raison un peu forte de

plonger dans l'œuvre de Louis Bouilhet... L'envie y est-elle encore en 1908 ?

Albert Angot³ lecteur de Bouilhet à la manière de Flaubert

Dans sa biographie de 1885, à peine postérieure aux *Souvenirs littéraires* de Maxime Du Camp, Albert Angot avait déjà donné le ton : d'emblée, il annonçait lire Louis Bouilhet selon les préceptes posés par Flaubert dans sa préface aux *Dernières chansons* :

Ce qu'il faut chez le critique, c'est une nature sujette à l'émotion poétique, quelle qu'en soit la source, accessible à toutes les ivresses, à tous les épanouissements de la vie et se laissant traverser comme un prisme par la splendeur du Vrai ; c'est une fougueuse impatience de rencontrer la Beauté, c'est un instinct délicat qui présidera à sa recherche, à sa manifestation et à son exaltation enthousiaste ; c'est enfin une répulsion profonde pour le banal et le convenu. (6)

D'emblée, le critique a assumé l'esthétique posée d'un commun accord par Bouilhet avec Flaubert pour laquelle le Vrai et le Beau se confondent et qui vante l'exceptionnelle séduction d'une singularité créatrice. Une page plus loin, Angot le reconnaît sans ambages :

Pratiquant la religion de l'Art, au lieu d'un dilettantisme égoïste qui sacrifie tout à l'agréable, nous admirerons alors tout ce qui est ferme, tout ce qui est sobre et sain, tout ce qui est fort, sans dédaigner toutefois les agréments de la forme. (7)

En un long préambule de près de sept pages, le biographe multiplie donc les précautions pour convaincre son lecteur que l'œuvre de Louis Bouilhet mérite – nécessite ? – une attention toute particulière et une motivation tout aussi singulière.

La biographie d'Albert Angot, on le comprend, emprunte beaucoup à la préface des *Dernières Chansons* de Flaubert et aux *Souvenirs littéraires* de Maxime Du Camp : il écrit sous leur autorité conjointe. Elle se veut d'abord factuelle : Angot raconte rapidement la jeunesse du poète, sa rencontre au collège de Rouen avec Flaubert, ses premiers pas en poésie, la publication de *Melaenis* par Du Camp dans la *Revue de Paris* et puis ses succès au théâtre : en 1857, *Le Cœur à droite*, une pièce publiée dans le journal *L'Audience* ; l'année suivante, *Madame de Montarcy* et dès novembre 1858, *Hélène Peyron* ; puis, dès décembre

1860, *l'Oncle Million*, avant *Dolorès* en septembre 1862. Seront joués ensuite : *Faustine* en février 1864, bientôt *La Conjuraton d'Amboise* et, rappelle Albert Angot, Bouilhet termine l'écriture de *Mademoiselle Aïssé* (joué seulement en janvier 1872) quand il meurt le 18 juillet 1869.

Puis, le biographe ose une approche plus esthétique et propose une observation analytique des grandes œuvres de Louis Bouilhet. Les premiers honneurs reviennent bien entendu à *Melaenis*. Sous la plume d'Angot, le texte devient « un poème exquis, d'une délicatesse raffinée. Si vous êtes un gourmet littéraire, vous y trouverez des mets d'un autre genre, peut-être, mais tout aussi appétissants que ceux du cuisinier Bacca, l'un des héros de l'histoire ; car c'est un conte que ce poème. » (43) Pour Angot, « c'est le plus beau joyau de l'écrin poétique de Louis Bouilhet » même s'il lui « manque peut-être de ces reliefs puissants qui mettent un ouvrage au-dessus de toute discussion » (46). Il cite alors de nombreux et larges extraits comme s'il était lui-même convaincu que l'œuvre de Bouilhet n'était déjà plus connue de personne et que son livre constituait le dernier endroit où la rencontrer encore. Ensuite, il aborde *Les Fossiles*, recueil dans lequel Louis Bouilhet se fait selon lui penseur et philosophe, conceptualisateur du Progrès et de ses formes, théoricien des sciences et des techniques. Angot suit Bouilhet qui parcourt le temps pour montrer l'évolution de l'homme, une nouvelle fois il cite abondamment le poète afin de ne rien cacher de sa fascination pour l'ampleur de la tâche engagée. Pourtant, le biographe ne tombe pas dans les louanges trop faciles : il considère Bouilhet largement inférieur à Lucrèce ; il juge sans concession :

Quelle différence au point de vue de la composition ! Bouilhet ne procède guère que par tableaux ; on ne sent pas souvent vibrer son âme, et l'on peut se demander si ses doctrines ne sont point en résumé qu'un vulgaire et glacial panthéisme. (67)

Dans un quatrième chapitre, Angot préfère étudier de près le talent poétique de Bouilhet. S'il mesure la dimension lyrique de l'écriture bouilhetienne, il choisit cependant d'insister sur la dimension moderne de la poétique rencontrée dans cette œuvre : Bouilhet n'est-il pas celui, peut-être, qui aura poussé Flaubert vers l'art impersonnel, vers ce qu'on a appelé depuis lors l'autonomisation de la littérature ? Pour Angot :

Comme Théophile Gautier, notre poète sacrifie à la plastique ; il cherche le relief et le pittoresque à ses heures. Ses pièces sont alors finement ciselées, et

leurs strophes taillées à facettes ressemblent aux cristaux sortis de la main d'un merveilleux artiste. (71)

Angot essaye de montrer la singularité de l'écriture de Bouilhet, convaincu que le poète s'était affranchi depuis longtemps de toute tutelle. Une certitude doit s'imposer : Bouilhet n'a pas de maître, il n'écrit ni à la manière de Victor Hugo, ni à celle d'Alfred de Musset. Bouilhet est unique. Sa connaissance de l'Antiquité mais aussi son goût pour l'orientalisme ont fait de lui un créateur à part. Dans son petit livre, Albert Angot aime alors à citer à de nombreuses reprises, et souvent *in extenso*, des pièces de vers de Bouilhet comme pour mieux convaincre toujours son lecteur de la justesse de ses appréciations.

Avec le dramaturge Bouilhet, Angot ne se montre pas en reste. Il connaît aussi toute sa production, présentée encore avec l'ordre rigoureux qui convient à une entreprise biographique quand elle se confond avec un travail de justice en matière de postérité littéraire. Il explique :

Les pièces composant le théâtre de Louis Bouilhet peuvent se diviser en trois groupes : celles où l'on rencontre quelques figures, quelques éléments empruntés à l'Histoire, et dans cette catégorie je range *Madame de Montarcy*, *la Conjuraison d'Amboise*, *Faustine* et *Mademoiselle Aïssé* ; celles, comme *Hélène Peyron* et *l'Oncle Million*, qui se passent de nos jours et dans un milieu bourgeois ; enfin celles où l'imagination fait tous les frais de la composition, comme *Dolorès* et *le Château des Cœurs*. (p. 90)

Albert Angot passe en revue chaque pièce, il en donne le scénario, il évalue aussi la qualité de l'écriture dramatique de Bouilhet. Il rappelle les succès qui furent les siens, il ne cache rien, non plus, des défauts. Il relève nombre de défauts, des invraisemblances, des légèretés quant à la fidélité historique, et même un manque de réalisme. Mais qu'importe ? Il reste à Bouilhet « l'enthousiasme pour les belles choses, la poursuite ardente et acharnée du Vrai, les ravissements délicieux du cœur ou de l'esprit qui s'abandonne au charme des grands sentiments et des grandes idées, les délicatesses de la pensée, l'insurmontable dégoût pour les bassesses de l'art, l'éloignement pour ce qu'on a appelé le métier. » (125)

La biographie se termine avec la disparition du poète, évidemment. Et Angot revient sur le chagrin de Flaubert, leur étonnante proximité ; il rappelle la modestie de Bouilhet, sa simplicité, son sens de

l'amitié et s'emparant de la figure de Berlioz, il s'interroge sur la postérité, ses évolutions brutales, ses erreurs aussi. Comme le notait Du Camp, Bouilhet vient après tant d'autres mais avant tant de plumes faciles :

S'il faut placer Bouilhet après Alfred de Musset, Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Vigny, Victor de Laprade, Auguste Barbier, Théophile Gautier même, il peut être au premier rang à la suite de ces poètes. Une semblable place n'est pas tant à dédaigner. *Melaenis* et certaines pièces de poésie subsisteront. (147)

On parle de vocations religieuses ; lui, il eut la vocation poétique. C'était une âme élue Il le sentait. Aussi cultiva-t-il scrupuleusement les facultés qui lui étaient accordées. La poésie fut pour lui comme un sacerdoce. (148)

Albert Angot a-t-il donné envie de lire Louis Bouilhet ? Rien de moins sûr. Il affirme ses qualités, il résume ses œuvres, il interroge son droit à la postérité : que reste-t-il encore à faire pour un lecteur potentiel ? La synthèse est établie, la critique posée, l'évaluation affirmée.

Maxime Du Camp⁴ raconte

Quelques mois plus tôt, dans ses *Souvenirs littéraires*, Maxime Du Camp a consacré un chapitre entier à Louis Bouilhet, le chapitre XXVIII, soit dix-huit pages dans l'édition parue chez Aubier en 1994 et préfacée par Daniel Oster. Malgré le titre, toutes, cependant, ne sont pas consacrées au poète...

Qui est Maxime Du Camp ? Il fut une figure qui a compté dans le XIX^e siècle littéraire, lui qui a multiplié les fonctions dans la République des Lettres. Romancier et poète, auteur de nombreuses nouvelles, il se transforme en historien de la période contemporaine, en sociologue aussi. Il fut aussi éditeur, critique et son œuvre se ressent de cette polygraphie évidente : il a touché à tous les genres, à tous les registres. Par ailleurs, grand voyageur, il a multiplié les récits viatiques en même temps qu'il a su frayer dans le monde le plus en vue : très tôt décoré de la Légion d'honneur, il a fréquenté les meilleurs salons, connus les plus grands écrivains et édité même quelques-uns d'entre eux. Comment oublier qu'il fut l'ami de Gustave Flaubert et qu'il publia, dans sa *Revue de Paris*, *Madame Bovary* en feuilleton ?

Du Camp a connu Louis Bouilhet très tôt : il est, quant à lui, un témoin de première main. Son propos doit pouvoir faire autorité.

De manière attendue, le chapitre consacré à Bouilhet par Du Camp est un chapitre rédigé dans un esprit posthume : il s'agit de rendre hommage au cher disparu, même si plus de dix années se sont déjà écoulées. L'esprit n'est pas encore avec Du Camp à l'analyse rigoureuse et objective. Il préfère raconter les derniers temps de Louis Bouilhet, son goût pour l'orientalisme, cette sorte de sinécure qu'on lui avait trouvée en lui confiant le poste de bibliothécaire et puis sa fin mélancolique :

Une modification profonde s'était opérée dans Bouilhet, qui ne la remarquait pas et dont Flaubert ne s'apercevait pas davantage : il était envahi par une tristesse vague, sans motifs sérieux, car toute inquiétude matérielle avait disparu de sa vie ; il dormait mal, sa soif était continue, il travaillait peu ; parfois il restait de longues heures la tête appuyée sur son fauteuil, les yeux ouverts, comme emporté dans un songe interne dont seul il avait conscience. (572)

L'écriture ducampienne sait emprunter au lyrisme et à la nostalgie, à la fois parce que Du Camp appartient à cette génération élevée au lait romantique et parce que l'homme âgé qui raconte son ami disparu s'inquiète du sort réservé à tous les « mineurs ». En réalité, le chapitre consacré à Bouilhet est davantage tourné du côté de Flaubert. Ce qui motive le récit de Maxime Du Camp, c'est le tableau d'une amitié, la fidélité de l'ami commun Flaubert, sa capacité, souvent oubliée alors, à l'altruisme et même l'abnégation. Du Camp raconte la tristesse de Flaubert à la mort de Bouilhet, il montre l'engagement du survivant pour que l'hommage le plus marquant soit rendu au disparu et, notamment, donc, la longue bataille menée par Flaubert pour « lui faire élever une statue sur une des places publiques de Rouen » :

Une statue à Rouen, en parallèle avec celle de Corneille ! il n'y avait pas même réfléchi. Une souscription fut ouverte ; la somme recueillie permit de faire un buste et un piédestal. Ce ne fut pas sans difficulté que Flaubert obtint l'autorisation de placer l'image de Bouilhet non loin de la bibliothèque publique. (575)

Il rappelle aussi tout ce que Bouilhet a pu apporter à Flaubert : n'est-ce pas lui qui a soufflé à son ami le sujet de *Madame Bovary* ? N'est-ce pas lui qui fut pendant des années et des années à ses côtés pour le soutenir et l'encourager ? N'est-ce pas lui, comme l'écrivait Flaubert en personne,

qui fut son « accoucheur » ? Peut-être Bouilhet a-t-il même prémuni son ami contre les excès de son tempérament lyrique :

Bouilhet, accoutumé à la cadence du vers, cherchait d'autres qualités dans le style ; il avait le sens critique à la fois très fort, très fin, très développé par son goût et son étude de l'antiquité. Il savait que, si la fantaisie est l'élément le plus fécond pour la poésie, on ne peut l'admettre qu'avec une réserve extrême dans le roman, dont la texture doit toujours se rapprocher de celle de l'histoire, puisque le récit des faits imaginaires est destiné à produire l'illusion ou l'impression de la réalité. Il surveillait Flaubert et l'empêchait de tomber dans les incidences qui lui étaient familières. (446-447)

Mais qui est donc Bouilhet pour Du Camp ? Celui-ci s'accorde à lui reconnaître bien des qualités propres : il voit en lui « un homme très intelligent, d'une instruction profonde, d'un caractère irréprochable, très doux, sceptique, spirituel et bon. » (p. 576) En revanche, il lui reproche sa manière de vivre à l'écart de la société, comme en surplomb, un peu à la façon des romantiques qui ont apprécié si fort leur chère tour d'ivoire. De Bouilhet et de Flaubert, puisqu'ils étaient les deux mêmes, Du Camp note :

Ils ne se sont pas assez mêlés aux hommes ; ils se sont trop confinés dans des cénacles, pour ne pas dire dans des coteries ; ils n'ont rien regardé des choses humaines qu'à travers l'art, bien plus qu'à travers des formes littéraires. À toute question où l'on voulait les intéresser, ils répondaient : « Qu'est-ce que cela fait à la littérature ? » (577)

Du Camp en déduit volontiers quelque chose de sec dans l'œuvre de Louis Bouilhet qui le gêne et lui répugne même : « De *Melaenis*, de ses vers détachés, l'amour est absent. » (p. 578) Alors que Flaubert et Bouilhet n'ont cessé de le critiquer pour avoir, selon eux, galvaudé son talent et gâché la littérature en s'intéressant trop à la vie, en s'abandonnant trop facilement aux plaisirs du quotidien, Du Camp leur retourne le reproche dès lors qu'il trouve à regret, en Bouilhet comme en Flaubert, des artistes qui ont oublié de vivre. Et Du Camp cite pour mieux asseoir sa position un poème de Bouilhet, « Dernière nuit », qui se termine par les deux vers suivants :

Une voix dit, une voix lamentable :
« Je suis ton Cœur, je n'ai pas aimé ! »

Pire encore, Du Camp veut repérer en Bouilhet « une sorte de contradiction » absolument fondamentale qui expliquerait ses difficultés à s'imposer dans la République des Lettres :

Son éducation, son instruction, ses tendances, ses goûts, ses conceptions étaient classiques ; il a longtemps rêvé de faire un poème en vers latins ; l'exécution qu'il s'était imposé était romantique ; toute sa vie il a marché dans ce contresens et il faut qu'il ait été bien richement doué pour avoir pu se diriger sans péril au milieu de ce double courant. (576)

À propos de *Madame de Montarcy*, il juge sans concession aucune :

C'était un drame en vers de la pure école romantique, que la fatalité dénouait plus lugubrement que je n'aurais voulu. Il y avait une dissonance qui, heureusement, ne compromit rien ; cela ressemblait à un chapitre de Saint-Simon mis en vers par un disciple de Victor Hugo ; la couleur locale et la vérité historique n'y gagnaient guère, mais qu'importe, puisque les vers étaient beaux ? (444)

Du Camp passe vite sur les moments de gloire de son ami poète – un vrai poète, avant d'être un dramaturge, contrairement à Flaubert qui aurait aimé avoir l'oreille musicale mais incapable du moindre vers selon Bouilhet lui-même à en croire les *Souvenirs littéraires* – même s'il rappelle qu'il « avait eu à l'Odéon de grands succès que justifiait son talent » (571). Car Bouilhet fut tout à la fois homme de théâtre – il fit jouer différentes pièces qui marchèrent bien, dont *Hélène Peyron* et *La Conjuration d'Amboise* – et poète : c'est d'ailleurs Maxime Du Camp lui-même qui avait publié *Melaenis* dans *La Revue de Paris*. Dans ses *Souvenirs littéraires*, Du Camp conserve un souvenir flatteur de cette très longue pièce de vers : « une œuvre très remarquable, de longue haleine, savante, bien conduite et de forte poésie » (576) D'ailleurs, Bouilhet lui apparaît comme porteur d'un vrai sens poétique.

Bouilhet est un passionné mais peut-être aussi un laborieux à en croire Du Camp. Ce dernier aime à le montrer toujours perdu dans une posture qui le tient à distance relative de ses amis, tellement imprégné de son travail et en même temps obsédé par un labeur qui n'en finira jamais :

Que de fois, lorsque nous dînions ensemble, je l'ai vu rester immobile, absorbé dans la contemplation intérieure, l'œil fixe et la bouche entr'ouverte.

Puis brusquement il revenait à nous par un sourire, il avait trouvé la rime qu'il cherchait. (355)

Quoi qu'il en soit, Du Camp, qui a ouvert la voie à Albert Angot, refuse de voir jamais en l'ami Bouilhet l'égal des Musset, Hugo ou Lamartine, bien loin s'en faut. Les jugements de valeur ne se discutent pas, pas plus qu'ils ne se démontrent.

Bien sûr, Du Camp se souvient des opinions partagées entre Louis Bouilhet et Flaubert : un même goût pour la poésie et pour tout ce qui peut rapprocher de l'Absolu, selon une conception largement idéalisée de l'Art ; une volonté farouche d'atteindre à l'impersonnalité et un pareil refus de toutes les compromissions éditoriales ; un semblable rejet d'une littérature utile et/ou moralisatrice qui fasse la leçon à ses lecteurs ; la volonté partagée encore de traquer le lieu commun et la pensée bourgeoise, celle qui est commune à tous et n'appartient plus à personne... Pour Du Camp, « Bouilhet était absolu dans ses convictions et les soutenait avec énergie. » (236) Comme Flaubert ! D'ailleurs, Du Camp aime à broser un portrait unique de ses deux amis :

Ils ont si longtemps vécu de la même vie, tourmentés des mêmes préoccupations, regardant vers le même but, poursuivant le même idéal, qu'ils en avaient fini par s'emprunter leurs gestes, leur attitude, leurs phrases, leur façon de parler. Grands tous deux, de large carrure, précocement chauves, portant de longues moustaches de même couleur, ayant l'accent du même terroir, ils avaient l'air de se ressembler, et l'on a dit qu'ils étaient frères. (358)

À travers la figure de Bouilhet, Du Camp pose la question de la valeur intrinsèque d'une œuvre. Certes les textes du poète et dramaturge ont été publiés et reconnus ; on les a commentés et même loués ; ses pièces, jouées sur les meilleures scènes parisiennes, ont attiré un large public⁵ mais Bouilhet, à peine mort, est tombé dans un oubli rapide dont Du Camp, quelques années après, peut mesurer déjà qu'il risque d'être définitif. En s'intéressant à Bouilhet, Du Camp, assurément, s'interroge sur son propre avenir. Il interroge la versatilité des goûts esthétiques, il prend la mesure de la subjectivité du jugement de goût : il redoute qu'en la matière les idoles du lendemain n'aient rien à voir avec les porteurs de couronnes de lauriers du jour. Et il comprend aussi qu'il ne lui est pas possible d'imposer son point de vue, pas davantage que

quiconque d'ailleurs : Flaubert a été particulièrement laudateur avec Bouilhet mais des mots du maître, que reste-t-il en 1884 ? Pas grand-chose...

On lit de moins en moins l'œuvre de Louis Bouilhet et rien n'y fait : ni les biographes dévoués, ni les amis inquiets. Les textes de Bouilhet sont déjà en train de mourir... Et Du Camp l'a compris !

Flaubert⁶ hagiographe

Tout avait bien commencé pourtant puisque Flaubert, bien introduit dans le milieu littéraire, déjà respecté et même admiré des jeunes impétrants des Lettres, au début des années 1870, s'était consacré corps et âme à faire connaître l'œuvre de son ami, du moins avait-il choisi de veiller à sa meilleure diffusion posthume. Sous le patronage de Flaubert, comment l'œuvre de Bouilhet, érigée en chef d'œuvre, pourrait-elle tomber dans l'oubli ?

Dans son édition au Seuil pour la collection « L'Intégrale » (1964), Bernard Masson précise les conditions d'écriture et de publication de la « préface » aux *Dernières chansons* par Flaubert :

Rédigée en mai-juin 1870, [cette préface] lui paraît si imparfaite, quand il la relit en novembre 1871, qu'il la récrit complètement. Un fragment en paraîtra dans le *Temps* du 23 janvier 1872. Mais le peu d'empressement que Lévy semble mettre à la diffusion du livre posthume de Bouilhet exaspère Flaubert, qui finit par se brouiller à mort avec son éditeur. C'est Charpentier qui recueillera la succession et publiera désormais l'œuvre du romancier. (759)

Flaubert, d'emblée, y pose la question de la postérité et de sa valeur : il redoute tant le risque de voir ses contemporains vite oublier son ami, son œuvre et son rôle à ses côtés qu'il s'est persuadé de mener une légitime lutte contre une injustice inacceptable.

Si Flaubert commence sa préface par le sempiternel récit biographique de l'existence de l'écrivain, en l'occurrence celui-ci n'a d'autre sens, pour Flaubert, qui a tant réclamé qu'on ne sache jamais rien de lui, que de montrer l'exceptionnelle singularité de son ami. Bouilhet n'était pas fait du même sang que tous les autres. Flaubert, ainsi, préfère refuser à l'enfant Louis le qualificatif de « bon élève » au prétexte que « ce terme s'appliqu[e] aux natures médiocres et à une tempérance d'esprit qui était rare dans ce temps-là. » (760) Il montre d'emblée son ami passionné de poésie, capable d'écrire des vers n'importe où et n'importe quand. Il en fait un homme absolu et entier,

qui déteste la bêtise et préfère s'en aller loin du *hic et nunc*, que ce soit dans l'Antiquité qui l'enchantait ou dans la culture extrême-orientale. Flaubert sait toute l'intelligence du poète trop tôt disparu :

Sa haine du commun l'écartait de toute platitude, sa pente vers l'héroïque était rectifiée par de l'esprit ; car il avait beaucoup d'esprit, – et c'est même une face de son talent presque inconnue ; il la tenait un peu dans l'ombre, la jugeant inférieure. (762)

Pour Flaubert, Bouilhet et son œuvre illustrent à merveille l'art poétique que leurs contemporains ont cru porté par le seul auteur de *Madame Bovary*. Il sait tout ce dont il est redevable à son ami et, pour lui, l'essentiel ne peut pas être de raconter sa vie. Il y a mieux à faire : rendre hommage à l'écrivain et, surtout, au théoricien de la littérature. Il rappelle donc, très vite, à quel point Bouilhet a été opposé à toute forme de littérature sociale et utile, combien il a détesté un art qui servirait simplement à distraire les bons bourgeois, qu'ils soient amateurs de poésie ou qu'ils se rendent volontiers au théâtre, jusqu'où, encore, il a su aller pour ne pas tomber dans la moindre démagogie : Bouilhet n'écrivait jamais pour un lecteur, il écrivait ! Écrire : verbe dont l'intransitivité établit son absolu et sa grandeur en même temps qu'elle tient à distance tous les écrivailleurs honnis. Sous la plume d'un Flaubert en colère, cela donne :

Mais il haïssait les discours d'académie, les apostrophes à Dieu, les conseils au peuple, ce qui sent l'égout, ce qui pue la vanille, la poésie de bouzingot, et la littérature talon-rouge, le genre pontifical et le genre chemisier. (764)

Il insiste sur la langue classique de son ami et rappelle volontiers que « peu d'auteurs ont autant pris garde au choix des mots, à la variété des tournures, aux transitions – et il n'accordait pas le titre d'écrivain à celui qui ne possède que certaines parties du style. » (764) Il vante chez Bouilhet le goût pour la belle littérature et comme un *vade-mecum* lancé aux impétrants il se souvient que son ami « lisait Rabelais continuellement, aimait Corneille et La Fontaine – et tout son romantisme ne l'empêchait pas d'exalter Voltaire. » (764) Bouilhet est allé très loin dans l'affirmation d'une poétique nouvelle : alors que la guerre des écoles littéraires ne cessait de battre la grosse caisse, – après le romantisme et avant le réalisme, l'école du « bon sens » portée peut-être par le fameux Ponsard défrayait la chronique –, voilà que Bouilhet,

tout au contraire de ses contemporains, a toujours refusé tous les embrigadements. Flaubert rappelle, heureux : « Son libéralisme lui faisait admettre toutes les écoles : Shakespeare et Boileau se coudoyaient sur sa table. » (764)

Si on l'en croit, son ami Louis Bouilhet a toujours été un homme libre. Incapable de céder à la moindre mode, il ne s'est laissé happer par aucune société, aucune académie, aucune coterie. Il s'est protégé de toutes les influences, il est resté fidèle à lui-même, contre vents et marées. En a-t-il souffert ? Son succès s'en est-il trouvé amoindri, privé de l'aide de ceux qui comptent et qui font les gloires comme ils les détruisent ? Peut-être, mais Flaubert aime tout au contraire à rappeler l'indépendance de celui aux côtés duquel il a si longtemps cheminé :

Aussi Bouilhet se gardait-il de *l'art prêcheur* qui veut enseigner, corriger, moraliser. Il estimait encore moins *l'art joujou* qui cherche à distraire comme les cartes, ou à émouvoir comme la cour d'assises ; et il n'a point fait de *l'art démocratique*, convaincu que la forme, pour être accessible à tous, doit descendre très bas, et qu'aux époques civilisées on devient niais lorsqu'on essaye d'être naïf. Quant à *l'art officiel*, il en a repoussé les avantages, parce qu'il aurait fallu défendre des causes qui ne sont pas éternelles. (763-764)

Flaubert, qui pousse l'amitié jusqu'à vanter même l'humour de son ami défunt, conclut en citant Théophile Gautier, comme mieux pour convaincre ses lecteurs de son impartialité :

Au lendemain de sa mort, Théophile Gautier écrivait : « Il portait haut la vieille bannière déchirée en tant de combats ; on peut l'y rouler comme dans un linceul. La valeureuse bande d'Hernani a vécu. » (764)

Le texte de Flaubert est donc sans concession : seules les qualités de Bouilhet, homme et écrivain d'une autre nature que celle de M. Tout-le-Monde, ont droit de cité sous la plume de l'ami privé de son *alter ego*.

Et que retenir aussi de ce que le même Flaubert écrivait dans sa « Lettre à la municipalité de Rouen » lorsqu'il s'en prenait aux édiles incapables de voir en Bouilhet un artiste digne d'être reconnu, admiré et même donné en exemple ? Flaubert n'y allait pas par quatre chemins, convaincu que celui qui ne comprend pas la valeur de Bouilhet porte une cruelle responsabilité et devait être ainsi accusé :

Tout votre effort intellectuel consiste à trembler devant l'avenir.
Imaginez autre chose. Hâtez-vous ! ou bien la France s'abîmera de plus en plus entre une démagogie hideuse et une bourgeoisie stupide. (768)

Et que retenir encore de sa correspondance privée quand il écrivait à son ami Ernest Feydeau, puis à Frédéric Fovard : « Sa perte, au point de vue littéraire, est pour moi irréparable, et je ne parle pas du reste ! Tenons-nous bien. Tâchons qu'il en reste encore. » (Flaubert 1, 70) À Agénor Bardoux, il confiera encore : « J'ai perdu mon conseiller, mon guide ; un vieux compagnon de 37 ans !... » (*ibid.*, 76) Il lui arrive même d'imaginer un abandon de la littérature tant la mort de Bouilhet occasionne un vide incroyable et insurmontable. À la Princesse Mathilde, il écrit : « Ma vie est bouleversée par cette mort-là ! et j'aurai du mal à revenir de l'ébranlement qu'elle m'a causé. » (*ibid.*, 79) Longtemps, il aura souffert cruellement de cette disparition et de ce que Bouilhet ne connaîtra jamais les deux derniers chapitres de *L'Éducation sentimentale*... Alors il remercie bien sûr ceux qui écrivent sur son ami, Eugène Noël dans *L'Univers illustré* ou ceux qui s'appêtent à en parler, par exemple Eugène Delattre qui doit prononcer au cours de l'hiver suivant une conférence sur le poète. Flaubert en est toujours resté convaincu : Bouilhet était un « homme de génie, un « homme excellent, au cœur d'or » (*ibid.*, 84) dont la mémoire doit être entretenue coûte que coûte...

Pour autant, réussit-il à faire lire encore son ami ? Rien n'est moins sûr tant il lui est difficile, déjà, d'obtenir la publication de ses dernières pièces de vers comme il ne lui est pas simple de parvenir à ce qu'on monte *Mademoiselle Aïssé*. Bouilhet et son œuvre ne sont guère de bonnes affaires commerciales, les éditeurs et les directeurs de théâtre ne s'arrachent pas une œuvre dont ils mesurent bien qu'elle a peu de fervents adeptes. Textes trop difficiles au cœur d'une esthétique trop exigeante ? L'œuvre de Bouilhet n'est-elle pas même plus absolue encore que celle de Flaubert qui peine tant, pour son propre compte, à rencontrer le succès ?

De fait, les textes-hommages de Flaubert, s'ils révèlent un homme capable d'un sens de l'amitié assez exceptionnel, donnent à rencontrer un prescripteur assez maladroit : après avoir lu Flaubert, on ne court pas lire Bouilhet ! Ses partis pris, ses colères, ses admirations semblent trop personnels pour être efficaces : on est touchés, pas convaincus... Et

L'on risque de se souvenir de l'amitié entre Flaubert et Bouilhet beaucoup plus que des œuvres du dernier !

Comment conclure sinon par la seule interrogation qui vaille : que restait-il de Louis Bouilhet malgré tous les efforts qui furent faits pour sauvegarder son œuvre et lui accorder une place définitive dans la postérité littéraire ? Peut-être bien un simple buste, celui-là même que Flaubert a obtenu qu'on édifie avec la souscription qui fut lancée et qui trône aujourd'hui encore à Rouen... Autrement dit, une trace mémorielle : celle d'un artiste plutôt oublié, dont les passants ne savent rien ou presque, témoin dans son allure un peu empâtée, un peu vieillie d'un temps qui paraît déjà oublié, une sorte de figure de bon bourgeois du XIX^e siècle, tellement éloignée de la réalité de l'homme et du poète... Flaubert a gagné : Bouilhet est bien là, à Rouen, on ne peut échapper à son regard, à sa présence. Pourtant, il a perdu aussi : on ne le lit plus et la majorité de nos contemporains a oublié qui il était. Écrivain mineur sans conteste, Bouilhet n'est plus que l'ami de Flaubert. Dommage.

C'est peut-être bien ce que pressentait Guy de Maupassant lorsqu'il publia dans *Le Gaulois* du 21 août 1882 une chronique sobrement intitulée du prénom et du nom du poète. Écrite à l'occasion de l'arrivée du buste à Rouen, Maupassant feint d'abord de croire que

Toute la presse va donc répéter ce nom ; on rappellera ses œuvres si admirées des lettrés et peu lues maintenant du public ; on racontera sa vie, on réveillera sa gloire. Je veux, un des premiers, reparler du poète gracieux et puissant que j'ai connu, que j'ai aimé, et que j'ai vu dans l'intimité de sa vie.

Alors Maupassant y va de quelques anecdotes personnelles et surtout il se souvient de l'enterrement de l'homme, ce jour-là où en voulant lui rendre hommage on a symboliquement piétiné ce qu'il aimait...

Et je me rappelle la foule, la foule inconsciente, incapable des subtiles délicatesses, piétinant ses fleurs, écrasant les plates-bandes, broyant les ceilllets, les roses, tout ce qu'il aimait d'un amour chantant et attendri, pour se presser autour du lourd cercueil de chêne que quatre croque-morts emportaient en déchiquetant, tout le long d'une allée, deux fines bordures de bouquets bleus.

Telles sont peut-être les admirations pour les auteurs mineurs : toujours incapables de les élever là où seul le dévouement devait les emporter, vers les auteurs majeurs et l'Olympe de la littérature.

Notes

1. D'autres, bien sûr, se sont intéressés à Louis Bouilhet : René Descharmes en 1909, dans sa thèse *Flaubert, sa vie, son œuvre et ses idées avant 1857*, appelait à lire et étudier Bouilhet qu'il établissait au rang des Baudelaire, Gautier et Leconte de Lisle... L'historien Arthur Join-Lambert avait déjà proposé, neuf ans plus tôt, en 1900, une préface à une nouvelle édition de *Melaenis* où il vantait le poète tandis que Henri de La Ville-de-Mirmont avait proposé en 1888 dans *Le poète Louis Bouilhet* de « venger l'œuvre de Bouilhet des dédains et des calomnies qui l'accablent ; de montrer qu'il a été en son temps un poète savant et original, et même un précurseur et un inspirateur de la poésie actuelle » selon Étienne Frère qui le cite dans sa biographie (15). En 1919, c'est le chanoine Léon Letellier qui publiera son *Louis Bouilhet*.
2. Les indications de pages, pour les citations du texte d'Étienne Frère, sont données à la suite des citations.
3. Les indications de pages, pour les citations du texte d'Albert Angot, sont données à la suite des citations.
4. Les indications de pages pour les citations du texte de Maxime Du Camp sont données à la suite des citations.
5. 70 représentations pour *Madame de Montarcy*, par exemple...
6. Les indications de pages pour les citations du texte de Gustave Flaubert sont données à la suite des citations.

Ouvrages cités

Albert Angot, *Un ami de Gustave Flaubert, Louis Bouilhet, sa vie, ses œuvres*, Paris, Dentu, 1885.

Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, Paris, Aubier, 1994.

Gustave Flaubert, *Correspondance*, (éd. Jean Bruneau et Yvan Leclerc pour le 5^{ème} vol.), Bibliothèque de La Pléiade, Paris, Gallimard, (5 vol.), 1973-2007.

Gustave Flaubert, *Œuvres Complètes*, « Préface aux Dernières chansons de Louis Bouilhet », (dir. Bernard Masson) coll. « L'Intégrale », Paris, Le Seuil, 1964 (2 vol.).

Étienne Frère, *Louis Bouilhet, son milieu, ses hérédités, l'amitié de Flaubert*, Paris, Société Française d'Imprimerie et de Librairie, 1908.

En supplément de ces pages, qu'il nous soit permis de proposer deux documents trop oubliés aujourd'hui :

- **le poème de Guy de Maupassant, « Sur la mort de Louis Bouilhet », *Poésies diverses***
- **un extrait du fameux *Rapport sur les progrès de la poésie (II)* rédigé par Théophile Gautier, à la demande du Gouvernement. Le poète, dans sa revue des différents poètes qui comptent, n'a pas oublié l'ami Louis Bouilhet :**

- « Sur la mort de Louis Bouilhet », Guy de Maupassant (1869)

*Il est mort, lui, mon maître ; il est mort, et pourquoi ?
Lui si bon, lui si grand, si bienveillant pour moi.
Tu choisis donc, Seigneur, dans ce monde où nous sommes,
Et pour nous les ravir, tu prends les plus grands hommes.
C'est ainsi que l'on meurt, infirmes que nous sommes,
Et c'est en vain, Seigneur, que ceux qui restent pleurent,
Que se fait-il au ciel quand partent de tels hommes ?
Oh ! ces gens-là, grand Dieu, pourquoi veux-tu qu'ils meurent ?
As-tu donc besoin d'eux dans ta gloire infinie ?
Il est mort, est-ce vrai ? Qu'est-ce donc que ces morts ?
Il ne reste plus rien, mais rien qu'un pauvre corps,
Rien de lui. Même pas ce bienveillant sourire
Qui nous attirait tant et semblait toujours dire :
« Mon ami je vous aime. » Et ce regard si beau,
Ce grand œil clair et doux si plein d'intelligence,
On sent qu'il doit souffrir une horrible souffrance
Pour demeurer ainsi fixe dans son tombeau.
Mais non, c'est encore là l'insondable mystère.
Puisque le grain de blé renaît et sort de terre,
Puisque rien ne périt dans la création,
Puisque tout est progrès et transformation,
Il n'a fait que laisser sa dépouille mortelle.
Mais son âme, mon Dieu, maintenant que fait-elle ?
Nous a-t-elle quittés pour rejoindre si tôt
Tous ses grands frères morts qui l'attendaient là-haut ?
Dans quel monde inconnu va-t-elle errer, cette âme,
Cette âme de poète au grand œil caressant
Qui nous lançait parfois un éclair si puissant*

*Qu'il nous éblouissait ainsi qu'un jet de flammes.
Et cet œil... Il fait peur avec sa fixité
Et semble épouvanté d'une horreur inconnue
Comme s'il avait vu devant nous s'agiter
L'âme qui l'animait tout à coup revenue ! ...
Ah ! si vous l'aviez vu sous ses poiriers en fleurs,
Quand son bras sur mon bras, jasant en vieux rimeurs,
Il ouvrait sa belle âme aux longues causeries
Qui me laissaient après de longues rêveries,
Car il était si franc, si simple et naturel,
Pauvre Bouilhet ! Lui mort ! si bon, si paternel !
Lui qui m'apparaissait comme un autre Messie
Avec la clef du ciel où dort la poésie.
Et puis le voilà mort et parti pour jamais
Vers ce monde éternel où le génie aspire.
Mais de là-haut, sans doute, il nous voit et peut lire
Ce que j'avais au cœur et combien je l'aimais.*

- *Rapport sur les progrès de la poésie, Théophile Gautier (1868)*

*Bien qu'il se rattache par ses admirations et la nature de son talent à la grande école de 1830, Louis Bouilhet appartient par son âge et son début à la période actuelle. Il s'est laissé détourner de la poésie pure par le théâtre, où le brillant accueil qu'il a reçu le retiendra peut-être toujours. Mais il n'en a pas moins fait trois volumes de vers qui eussent suffi à sa réputation, quand même il n'eût pas abordé la scène, où la lumière se fait si vite sur un nom parfois obscur la veille. Le premier de ces recueils, intitulé *Melænis*, est un poème d'assez longue haleine pour remplir à lui seul le volume. Le cas vaut la peine d'être noté dans ce temps d'inspirations élégiaques, lyriques, intimes et presque toujours personnelles. Les poèmes sont rares parmi les livres de vers, presque toujours composés de pièces détachées. En général, la composition est assez négligée par les poètes modernes, qui se fient trop aux hasards heureux de l'exécution et à ces beautés de détail qu'amènent quelquefois la recherche ou la rencontre des rimes ; car, de même qu'un motif jaillit sous les doigts du musicien laissant errer ses doigts sur les touches, une idée, une image résultent souvent des chocs de mots évoqués pour les nécessités métriques.*

Melænis est un poème romain où se révèle, dès les premiers vers, une familiarité intime avec la vie latine. L'auteur se promène dans la Rome des empereurs sans hésiter un instant, du quartier de Saburre au mont Capitolin.

Il connaît les tavernes où, sous la lampe fumeuse, boivent, se battent et dorment les histrions, les gladiateurs, les muletiers, les prêtres saliens et les poètes, pendant que danse quelque esclave Syrienne ou Gaditane. Il a pénétré dans le laboratoire des pâles Canidies, ténébreuse officine de philtres et de poisons, et sait par cœur les incantations des sorcières Thessaliennes. S'il vous fait asseoir sur le lit de pourpre d'un banquet chez un riche patricien, croyez que Lucullus, Apicius ou Trimalcion ne trouveraient rien à redire au menu. Pétrone, l'arbitre des élégances et l'intendant des plaisirs de Néron, n'ordonne pas une orgie avec une volupté plus savante, et quand Paulus, le héros du poème, oublieux déjà de Melænis, la belle courtisane amoureuse, quitte le triclinium pour errer dans le jardin mystérieux où l'attend Marcia, la jeune femme de l'édile, le vers, qui, tout à l'heure, s'amusait à rendre avec un sérieux comique les bizarres somptuosités de la cuisine romaine ou les grimaces grotesques du nain Stellio, devient tout à coup tendre, passionné, baigné de parfums, azuré par des reflets de clair de lune, opposant sa douce lueur bleuâtre au rouge éclat de la salle du festin. Mais nous n'avons pas à faire ici l'analyse de Melænis, l'espace nous manque pour cela. Qu'il nous suffise de dire que Louis Bouilhet, dans le cadre d'une histoire romanesque, a fait entrer de nombreux tableaux de la vie antique, où la science de l'archéologue ne nuit en rien à l'inspiration du poète. Melænis est écrite dans cette stance de six vers à rime triplée qu'a employée souvent l'auteur de Namouna, et nous le regrettons, car cette ressemblance purement métrique a fait supposer chez Bouilhet l'imitation volontaire ou involontaire d'Alfred de Musset, et jamais poètes ne se ressemblèrent moins. La manière de Bouilhet est robuste et imagée, pittoresque, amoureuse de couleur locale ; elle abonde en vers pleins, drus, spacieux, soufflés d'un seul jet, pour nous servir des expressions de Sainte-Beuve dans ses remarques si fines sur les différences de la poésie classique et de la poésie romantique, qui accompagnent l'œuvre de Joseph Delorme.

Les Fossiles, le titre l'indique assez, ont pour sujet le monde antédiluvien, avec sa population de végétaux étranges et de bêtes monstrueuses, informes ébauches du chaos s'essayant à la création. Bouilhet a tracé dans cette œuvre la plus difficile peut-être qu'ait tentée un poète, des tableaux d'une bizarrerie grandiose, où l'imagination s'étaye des données de la science, en évitant la sécheresse didactique.

Comme si ce n'était pas assez des difficultés naturelles du sujet, l'auteur s'est interdit tout terme technique tout mot qui rappellerait des idées postérieures. Les ptérodactyles, les plésiosaures, les mammouths, les mastodontes apparaissent, se dégageant du chaud limon de la planète à peine

refroidie et dont les volcans crèvent la croûte, rondelles fusibles du feu central, évoqués par une description puissante, mais innommés ; on les reconnaît seulement à leur forme et à leur allure. Rien de plus terrible que leurs amours et leurs combats à travers les végétaux gigantesques de la première période, au bord de la mer bouillonnante, dans une atmosphère chargée d'acide carbonique et sillonnée par les foudres de nombreux orages. Le colossal, l'énorme, le bizarre, tout ce qui est empreint d'une couleur étrange et splendide attire M. Bouilhet, et c'est à la peinture de tels sujets qu'est surtout propre son hexamètre large, sonore et puissant, d'une facture vraiment épique, qui rappelle parfois la matière ample et forte de Lucrèce. L'apparition du premier couple humain clôt le poème, et l'auteur, prévoyant dans l'avenir de nouvelles révolutions cosmiques, salue l'avènement d'un Adam nouveau, personnification d'une humanité supérieure. Dans son volume Festons et Astragales, Louis Bouilhet se livre à tous les caprices d'une fantaisie vagabonde. En de courtes pièces, il résume la couleur d'une civilisation ou d'une barbarie. L'Inde, l'Égypte, la Chine, peintes avec quelques traits caractéristiques, y figurent tour à tour dans tout l'éclat de leur bizarrerie. Les sujets modernes semblent moins favorables à la verve du poète, quoique Festons et Astragales contiennent quelques pièces personnelles d'un tour vif et d'un sentiment exquis.